

Le logement en ville.

Comme tant de villes du monde, les villes malagasy se divisent en plusieurs quartiers. Les quartiers résidentiels abritent les citoyens riches avec des villas gardées par des agents de sécurité. Ces quartiers résidentiels ressemblent à ceux des autres villes du monde. Les gens qui y habitent sont bien logés, sécurisés. Le logement est impeccable, dans les normes. C'est le logement d'une classe minoritaire.

Mais, pour la majorité, c'est très différent. Le logement est un grand problème. A cause de la crise, plus de 80 % des Malagasy vivent au-dessous du seuil de pauvreté. La classe moyenne n'existe plus. Certes, c'est aussi le cas dans plusieurs pays sous-développés du monde. Antananarivo abrite un nombre toujours de plus en plus élevé de sans-abris. Ils dorment dans les tunnels, les jardins publics, ou même dans les rues, tout simplement. Leur logement est fait de sachets, de cartons, de vieux pneus. En toute saison, ils dorment là, malgré les intempéries.



Ils sont nombreux du côté d'Analakely. Ils travaillent au marché d'Analakely en tant que marchands ambulants de sachets plastiques, gardiens de parking, dockers. Chaque ville de Madagascar a ses bas quartiers. Ces endroits sont habités par des citoyens qui vivent dans de mauvaises conditions de vie avec l'insécurité, le manque d'hygiène. Antananarivo a un quartier particulier, une sorte de bidonville : c'est la « La Réunion kely » (kely signifie petite). Les habitants de ce lieu sont bien organisés avec un chef.



En complément de cet article, en voici deux autres concernant ce quartier :

Habitants de « La Réunion Kely » - source : lanation.mg

Les habitants de « La Réunion Kely », qui longe le canal Andriantany, n'ont cessé d'augmenter depuis la crise de 2009. Actuellement, on recense à peu près 215 familles sur cette place. Et depuis ces 4 années, 500 personnes à peu près ont rejoint cette place, faute de logement fixe. L'insalubrité cause diverses maladies dont la diarrhée et la fièvre typhoïde et les enfants sont les plus vulnérables. On recense au moins un décès tous les mois en raison de la précarité des conditions de vies.

Depuis la crise de 2009, le nombre de personnes qui ont rejoint « La Réunion Kely » à Ampefiloha n'a cessé de s'accroître. Le chômage, la perte d'emplois ou la pauvreté tout simplement ont obligés 500 personnes à grossir le rang de ceux qui y sont déjà installés depuis une dizaine d'année. Actuellement, on recense à peu près 215 familles et 1000 personnes sur cette place. Leurs habitations sont faites de sachets et ils vivent dans une précarité totale. Selon les dires d'une mère de famille vivant à « La Réunion Kely », on recense en moyenne un décès tous les mois en raison de la médiocrité des infrastructures sur le lieu, causant plusieurs maladies comme la diarrhée ou encore la fièvre typhoïde.



Surpeuplement

Le rapport publié par le ministère de l'eau fait savoir que 69,2% de la population malgache vivent dans des taudis, qui se caractérisent par le surpeuplement (3 personnes ou plus par pièce), l'accès insuffisant à une source d'eau améliorée et l'habitation faites de matériaux non durables. Pour le cas de « La Réunion Kely », on remarque qu'une pièce d'environ 2m de long et de 1,50m de large abrite à peu près 4 à 6 personnes dont des enfants. Pour survivre, la plupart des habitants vivent de la récupération des objets dans des bacs à ordures. « La Réunion Kely » baigne dans l'immondice, les habitants ne disposent pas d'endroits pour déféquer et la totalité ne dispose pas d'eau potable chez eux.

La « Réunion Kely » : les habitants créent leur marché pour survivre

Source : newsmada.com

Tous les moyens sont bons pour se procurer de quoi manger au quotidien. C'est le cas des locataires de La Réunion kely, ces sans-abri qui ont eu l'initiative de créer leur propre marché à Manarintsoa-Isotry.

La survie oblige. Incroyable mais vrai pour les passants des quartiers de Manarintsoa-Isotry en voyant une dizaine d'étalages sur lesquels sont exposés au public des déchets comme des bouteilles en verre ou plastique, des boîtes en tous genres, des coques de téléphone portable, des câbles et fils de toutes sortes, des clous, des magazines, des radios transistors, des ustensiles de cuisine... C'est le marché créé par les sans-abri de l'autre côté de La Réunion kely à une centaine de mètres du passage à niveau sur Ampefiloha, longeant le canal d'Andriantany menant vers le pont de Bekiraro.

Ce marché a vu le jour grâce à l'aide d'un généreux donateur, le propriétaire du terrain qui a aménagé le site pour construire une infrastructure d'habitation, ce site étant un canal irrigation qui ne fonctionnait plus pour évacuer les eaux usées du quartier. Faute de moyens, les jeunes l'ont transformé en terrain de sport. Plus tard, l'idée de mettre en place ce marché est venue du propriétaire, après s'être concerté avec les riverains et les sans-abri. Le marché s'étale sur une superficie de trois ares.

6.000 ariary de recettes par jour

C'est le propriétaire lui-même qui assure le contrôle du marché en faisant payer un ticket de 200 ariary par vendeur par jour, avec la contribution de quelques hommes du quartier qui s'occupent également de la sécurisation des lieux. Le ticket lui rapporte une somme variant entre 30.000 et 40.000 ariary par jour. Le marché de Manarintsoa est ouvert à partir de 5 heures et ferme vers 10 heures tous les jours. Pour les riverains, sa mise en place ne les dérange pas. Au contraire, il crée une ambiance dans le quartier.

Ce sont les fouilleurs de bacs à ordures de la capitale qui fournissent les objets à vendre sur le marché. Leur prix varie de 500 ariary à 5.000 ariary, en fonction de la qualité des produits. Un vendeur peut réaliser jusqu'à 6.000 ariary de recettes par jour maximum, de quoi nourrir une famille de six personnes et payer les frais de scolarité des enfants. Après la fermeture du marché, la mère se précipite de faire la lessive car la recette de la journée ne permet pas de subvenir aux besoins quotidiens de sa famille.

Pour dire qu'il existe de nombreuses familles se trouvant dans des situations de pauvreté extrême. Elles mettent leur survie en danger, surtout celle des femmes et des enfants qui sont les plus vulnérables.